

The background of the cover is a dark, grainy image. A large, semi-transparent handprint is visible, appearing to be pressed against a glass surface. The handprint is illuminated from within, showing a reddish-orange glow. The background features out-of-focus light sources, creating a bokeh effect with bright white and blue circular spots. The overall color palette is dominated by dark blues, blacks, and the warm tones of the handprint.

La plaque

Roman policier

Laurent Esterlin

Laurent Esterlin

La Plaque

Les Yeux de sang

© Laurent Esterlin, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7883-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Sophie, mon épouse.

CHAPITRE I

Lundi 30 octobre

Au milieu d'une nuit glaciale, où une incessante pluie fine balayée par le vent s'infiltrait presque partout, l'inspecteur Thomas Valène marchait vivement. Le col de son manteau remonté et les mains, dépourvues de gants, restées à l'abri au plus profond de ses poches, il était pensif. Il venait enfin de terminer sa journée de travail. C'était encore un de ces petits dealers qui l'avait retenu au bureau. Un insolent à l'insulte facile. Il avait dû l'interroger durant presque trois heures pour tenter de dégoter quelques infos, trois heures de perdues. Après l'avoir copieusement insulté et menacé, le délinquant s'était enfermé dans un mutisme complet. Trois heures d'interrogatoire pour devoir le relâcher après lui avoir lancé cette phrase qu'il ne supportait plus : « Et que je ne te revois plus ici ! ». C'était toujours pareil. Une traque de plusieurs jours ou de plusieurs nuits pour arriver au même résultat. C'était désespérant.

Il était presque vingt-deux heures et, encore une fois, l'inspecteur avait dû se contenter d'un vulgaire sandwich au poulet en guise de dîner. Il avait l'estomac qui criait famine et, ici, dans cette ville de province, vingt heures étaient passées et la ville était morte. S'abritant par séquence sous les arcades de la rue principale, il se dirigeait vers le pont en pierre qui enjambait le fleuve et le mènerait jusque chez lui. Les bourrasques de vent qui déferlaient sur le pont le firent vaciller deux ou trois fois. Toutefois, il finit par le dépasser et put enfin regagner son domicile.

Comme chaque soir, il posa son imperméable sur le dossier de la chaise de l'entrée, retira ses chaussures dégoulinantes de pluie, ouvrit le robinet de la baignoire et, pendant que l'eau chaude emplissait le bac, remplit une casserole d'eau et alluma la plaque de cuisson.

Il retira ensuite le reste de ses vêtements, mit en marche sa chaîne Hi-fi et y glissa un CD. La musique envoûtante du plus connu des Wolfgang Amadeus inonda son salon de notes merveilleuses. Il eut ce frisson agréable comme

chaque fois. Il ne s'en lasserait jamais...

Une fois dans son bain, l'inspecteur Valène s'assoupit. Après une journée aussi tendue, il ne pouvait pas résister au bonheur de se laisser aller ainsi.

Soudain, la sonnette retentit : deux coups brefs.

Qu'est-ce que c'est que ça encore ? soupira l'inspecteur, en s'extirpant de son délicieux bain chaud.

On cogna deux autres fois à la porte, ce qui irrita encore un peu plus le propriétaire des lieux.

J'espère que ce n'est pas toi, Jérôme ! lança l'inspecteur en ouvrant la porte, une serviette autour des reins.

— Gagné ! répondit l'homme avec humour.

— Jérôme ! Qu'est-ce que tu viens foutre chez moi à cette heure ?

— On est lundi soir !

— Et alors ?

— Ben... Le lundi soir, j'ai un sacré cafard tout seul dans mon appart.

— Je suis crevé, Jérôme. Vraiment, ce n'est pas le soir.

— Allez, juste un petit café.

— T'es lourd ! Allez, entre ! Et c'est toi qui fais le café, OK ?

— Pas de problème, frangin !

Tandis que son petit frère, plutôt envahissant, préparait le fameux café, Thomas regagna sa salle de bains et enfila à la hâte son pyjama rayé.

Lorsqu'il rejoignit Jérôme, ce dernier ne put s'empêcher de pouffer de rire avant de lui faire une réflexion.

— Tu portes toujours ce truc ignoble ! lui balança-t-il, en le regardant avec consternation. Je suis sûr que le père de papa le portait déjà, non ? Tu sais qu'il existe d'autres habits de soir que ce genre d'ignominie ? Les années soixante-

dix, c'est fini, mon bonhomme !

— Ta gueule, Jérôme ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien. Juste te voir.

— Allez, arrête ton char ! Quand tu viens chez moi, ce n'est jamais anodin. Alors, raconte !

— OK ! J'ai rencontré une fille sublime, je...

— Oh, merde, c'est pas vrai ! T'es encore amoureux ?

— Comment t'as deviné ?

— Chaque fois que tu rencontres une nana, tu tombes amoureux. C'est pas compliqué.

— Oui, mais cette fois...

— Il y a quinze jours, c'était déjà : « mais cette fois ».

— T'es chiant comme mec ! Je viens t'annoncer que ma vie morne et triste allait peut-être se transformer en un conte de fées et toi... voilà ce que tu me balances.

— Bon, OK ! Raconte. Et, je veux du croustillant.

Jérôme entama, les yeux étincelant, l'histoire qu'il souhaitait tant partager avec son frère. Après quelques minutes, le café fut prêt et servi.

— Mais, il est dégueulasse ce café, enragea Thomas en le recrachant. Combien t'en as mis ?

— Six doses. Pourquoi ?

— C'est seulement deux fois trop.

— Ah, zut ! Je vais en refaire un autre.

— Non, non, non... Jérôme, s'il te plaît, rentre chez toi. Demain, je t'invite à déjeuner au Charleston. Mais là, j'aimerais vraiment dormir.

Jérôme n'insista pas davantage. Il connaissait bien son frère. Quand il avait cette attitude, il valait mieux se sauver au plus vite.

— J’suis désolé, Jérôme, mais...

— T’en fais pas pour moi, vieux ! Je t’attends au Charleston demain à midi trente pétante.

La porte d’entrée se referma et la douceur du soir reprit ainsi ses droits. Thomas mangea sur le pouce, laissa sa vaisselle sale sur le rebord de l’évier et n’attendit pas plus pour se glisser au fond de son lit...

Lorsque son portable sonna, il était en train de gambader au milieu d’une prairie bien verte dans un de ces rêves apaisants.

— Ouais... râla-t-il. Il est trois heures du mat, j’espère que vous avez une bonne raison pour me réveiller à cette heure-ci.

— Désolé, inspecteur ! Ici, l’agent Scribb. Nous avons un double meurtre rue de Bourgogne. Les inspecteurs Harris et Criffard étant en déplacement sur Paris, le commissaire m’a demandé de vous appeler.

— Il me demande de m’occuper d’un double meurtre ? Et ben, merde ! Après deux ans de bons et loyaux services, peut-être a-t-il enfin confiance en son inspecteur Valène.

— Je ne suis pas certain que ce soit cela, inspecteur. Mais, ce qui est sûr c’est qu’il n’a que vous sous la main. Alors, que dois-je lui dire ?

— Dis-lui que j’arrive et qu’il pense à m’affecter un binôme digne de ce nom pour cette enquête !

L’agent Scribb lui indiqua l’adresse avant de raccrocher et lui conseilla de s’y rendre immédiatement. L’inspecteur Valène sauta de son lit avec détermination. Jamais on ne lui avait confié une telle enquête. Ces enquêtes-là étaient toujours pour Harris ou Criffard : deux sacrés lèche-bottes. Tout ce qu’il espérait, c’était qu’on ne lui retire pas l’enquête en cours de route. Il devait s’investir totalement pour montrer au patron qu’il avait lui aussi la carrure pour ce genre de mission. Il savait qu’il en avait les capacités. Il commença à imaginer quel équipier le commissaire lui choisirait. Ce sera un bon, il ne pouvait se risquer à lui coller un binôme à la manque, c’était une affaire trop sérieuse.

Sans une once d’hésitation, il sortit dans la rue, l’imperméable pas tout à fait

fermé, claquant au vent, il se mit à courir jusqu'au pont. Il aurait dû repartir avec un véhicule de service la veille, il risquait encore de se prendre une nuée de réprimandes par Meurisse, commissaire impitoyable, avec lui du moins.

Heureusement que la rue de Bourgogne n'était pas loin. Un peu plus de trente minutes plus tard, il se tenait devant le domicile en question.

Trois policiers empêchaient quiconque de dépasser le cordon de sécurité et quand ils reconnurent avec étonnement l'inspecteur Valène, ils le laissèrent passer.

— C'est bien Valène ? dit l'un d'eux, le visage perplexe.

— Ouais, ouais... Tu n'as pas rêvé. C'était bien Valène, répondit un autre.

— Le commissaire Meurisse est toujours en poste chez nous ? demanda le troisième avec ironie.

Pendant ce temps, Thomas encore essoufflé par sa course, monta les deux étages quatre à quatre et tomba nez à nez avec son commissaire.

— Ça fait presque trois quarts d'heure que Scribb vous a appelé, Valène ! Savez-vous que lorsque vous êtes appelé en urgence, parce qu'au cas où vous l'ignoriez, un double meurtre est une urgence, il est préférable de ne pas prendre de petit déjeuner avant de partir ?

— J'ai fait au plus vite, commissaire ! Je vous assure. Je suis reparti à pied du commissariat hier et donc...

— Je m'en fous de vos explications à la « mords-moi le nœud ». Alors, maintenant entrez là-dedans et ne me salopez pas les lieux ! La police scientifique arrive dans les minutes qui viennent.

Thomas entra sur la scène du crime avec appréhension. Un homme menotté au radiateur était là, prostré, les yeux hébétés, quelques larmes silencieuses lui coulant sur les joues, creusant un sillon sur la tache de sang qui recouvrait la moitié de son visage. C'est alors qu'une odeur de sang tenace, saturant l'atmosphère glauque de cet appartement, s'engouffra dans ses narines, lui donnant un haut-le-cœur terrible. Il ne devait pas montrer au commissaire que cette odeur l'indisposait, ce serait le prétexte pour lui retirer l'enquête. Meurisse observait chacun des gestes de son inspecteur indocile. Il ne lui ferait aucun

cadeau. La mayonnaise ne prenait pas entre ces deux-là. Plusieurs fois, Thomas avait osé le contredire et le remettre à sa place devant les autres inspecteurs, gentiment, mais suffisamment pour vexer profondément son supérieur. Meurisse était une de ces personnes d'un orgueil sans limites, ramenant tout à lui, récupérant les honneurs systématiquement, accusant les autres à sa place, enfin ce genre de personne qu'on ne peut apprécier que par pur intérêt. Thomas avait demandé sa mutation depuis plusieurs mois, il ne supportait plus cette situation. Mais Meurisse semblait avoir besoin de son Valène. Ce devait être pour lui une sorte d'exutoire pour passer ses nerfs et le pire, c'était qu'à force, toute l'équipe considérait le pauvre Valène plus pour un incapable que pour la victime d'un harcèlement moral insupportable. Bref, si Valène faisait ses preuves ce soir, Meurisse ne pourrait plus trop changer d'enquêteur, mais cela annoncerait des semaines tendues...

L'inspecteur Valène continua d'avancer avec précaution et pénétra dans une seconde pièce où la lumière violente du plafonnier l'éblouit quelques instants. L'agent Scribb était planté au milieu, les mains dans les poches, observant la scène de crime, pantois. Une femme d'une trentaine d'années était allongée dans son lit, les draps maculés de sang, le visage indemne, les yeux grands ouverts, sa nuisette perforée de toute part. Elle avait dû recevoir une dizaine de coups de couteau dans le corps. Thomas Valène venait de comprendre qu'il avait à faire à un meurtre d'une tout autre nature que ce qu'il avait imaginé quand Scribb l'avait appelé, une heure auparavant. Que s'était-il passé ici ? Quelle folie avait envahi la personne qui avait réalisé cet acte ignoble ?

— C'est la merde, ici ! lança l'agent Scribb, encore choqué par cette vision macabre.

— Qu'est-ce que tu fous là, Scribb ? Tu ne devrais pas être de garde au commissariat à cette heure ?

— Le commissaire ne vous a rien dit ?

— Comment ça ?

— Je suis votre équipier. C'est une sacrée affaire pour une première, non ?

À l'annonce de cette nouvelle, le visage de l'inspecteur Valène se décomposa. Meurisse lui avait mis le pire des bleus dans les pattes comme coéquipier et qui plus est, pour la plus importante affaire de sa carrière. Il devait certainement